

XYZ. La revue de la nouvelle

Le châle de la maîtresse

Anne-Marie Duquette



Number 138, Summer 2019

Vulnérabilité : fragiles instants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90694ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duquette, A.-M. (2019). Le châle de la maîtresse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 24–28.

Le châle de la maîtresse

Anne-Marie Duquette

JE ME SOUVIENS du châle de la maîtresse comme d'une maison en pierres des champs. Un carré de laine au milieu duquel se tenaient, en équilatéral, le nez rond et les yeux bleus de l'enseignante. Les deux pans du tissu étaient retenus l'un contre l'autre sur sa poitrine par une bille en bois clair. Il sentait la paille et le mouton après la pluie.

À sept ans, je ne connaissais pas le réconfort des peluches. Je ne connaissais rien de la sécurité des doudous, de la texture des chatons ou de la sensation du chocolat tiède dans la gorge. Je ne connaissais que la joie de la maison de pierres des champs, chaude du soleil qui tape dessus, par en dedans.



Maman me disait toujours qu'elle m'aimait et qu'il était idiot de s'attacher à des objets quand il y avait des gens autour de nous qui nous aimaient. Elle m'aimait à la fin des *Je vais rentrer tard ma chérie* laissés sur la table et des *Coucou ! Bonne journée mon cœur ! xx* cachés dans le fond de la boîte à lunch. Elle m'aimait quand elle m'achetait de jolies robes, quand je riais pendant un film et quand elle me lisait des histoires. Elle m'aimait aussi, tous les matins, en me faisant des tresses.

À cinq ans, je croyais que plus les tresses étaient serrées, plus elle m'aimait fort.

À six ans, je me disais que plus les tresses étaient serrées, plus elles restaient belles longtemps.

À sept ans, je commençais à comprendre que les tresses étaient serrées parce qu'elle avait oublié que c'étaient mes cheveux qu'elle tenait dans ses mains et que son cerveau était déjà au bureau.



À sept ans, j'aurais tout donné pour m'emmitoufler dans le châle de la maîtresse.

J'aurais donné ma mère avec tous ses os et son polyester, ma jupe préférée, mon gâteau d'anniversaire. J'aurais donné ma carte au trésor arrachée en secret dans le Jules Verne de la bibliothèque, mon livre sur les papillons, mes bottes de pluie mauves et même Piquiti, mon cactus du Sahara.



Une fois, j'ai perdu exprès mon crayon de cire jaune or pour être un peu triste et pouvoir essuyer une larme sur l'avant-bras du tissu. J'avais alors fermé les yeux. Oh, pas longtemps, deux secondes, trois peut-être. Tommy m'avait surprise. Il s'était mis à ricaner et à gueuler dans la classe que Charlotte pleurnichait comme un bébé.

Les cheveux de la maîtresse étaient bruns comme une terre gaspésienne en dessous, mais rayés par les rangées de blé sur le dessus. Elle s'était penchée pour ramasser mon crayon, et ses cheveux, sous mon nez, sentaient la terre retournée.

Elle me souriait souvent, la maîtresse. Quand je rentrais la première de la récré et que je m'assoiais à mon pupitre sans un mot, quand j'ouvrais une fenêtre, quand je levais la main pour poser une question, quand je relevais la tête de ma feuille pleine de chiffres pour la regarder déambuler entre les allées de pupitres. Je la trouvais belle, avec ses hanches larges et ses grosses cuisses enveloppées dans ses robes aux couleurs de terre, de bois et de mousse.

Un jour, Tommy m'a embarrassée dans le cabanon à skis de fond. Bon, il le faisait tout le temps, mais ce matin-là maman s'était réveillée du mauvais pied, m'avait tiré les cheveux en les tressant et avait oublié de me préparer à déjeuner. Ce n'était pas sa faute, elle avait eu un imprévu au travail, un monsieur qui voulait les rapports et elle n'était pas prête. Elle m'a demandé pardon trois ou quatre fois, a déposé son café sur le toit de la voiture pour déverrouiller sa portière et l'a oublié là. Quand elle a fait marche arrière, il a roulé sur le

pare-brise et s'est renversé partout. Moi, ça m'a fait rigoler, mais pas elle; elle s'est répandue en *ah non, encore* et en balayages d'essuie-glaces. J'ai décidé de ne pas lui en vouloir pour mes tresses et le déjeuner parce qu'elle semblait déjà s'en vouloir pour deux. N'empêche que là, à 10 h 40, j'avais l'estomac dans les talons et les talons dans les toiles d'araignée du cabanon.

J'ai pleuré entre les râteaux et les vieux skis jaunes jusqu'au son de la cloche et encore après. Au bout de quelques minutes, la maîtresse m'a entendue. En fait, c'était sûrement Noémie qui lui avait dit où j'étais, parce qu'elle avait vu toute la scène; elle ne m'a pas ouvert parce qu'elle aurait été la prochaine à faire un tour dans le cabanon. Je ne lui en ai pas voulu. Ça m'a permis de croire que la maîtresse m'avait entendue.

Elle est venue m'ouvrir la porte.

Elle s'est agenouillée à contre-jour, monument inébranlable, a collé mon oreille contre son gros sein et a flatté mes cheveux tout emmêlés. Lentement, elle a défait mes tresses. Ses doigts étaient délicats comme les pattes des patineuses sur les lacs. La laine de son châle était douce et rude à la fois; elle caressait mon visage. Mes cheveux adhéraient au tissu et empêchaient ma tête de glisser de sa poitrine.

Elle a détortillonné la ganse de ma salopette et l'a rattachée sans un mot. La cloche de bronze avait cordé les élèves en classe depuis un moment déjà. Je les voyais, tous assis à leur place à battre des pieds sous les pupitres dans l'attente des tables de multiplication.

Elle, elle restait là. Elle détortillonnait ma salopette comme si c'était la seule chose qui importait à cet instant-là.

J'ai levé le visage vers ses grands yeux bleus et une idée m'a prise, comme ça, je ne l'ai pas vue venir, elle a surgi comme un chevreuil sur le huitième rang, elle a bondi dans ma tête avec ses longues pattes et je n'ai pas su la retenir. La lèvre inférieure entre deux soubresauts, les yeux encroûtés d'eau salée, le chevreuil s'est échappé :

26 Tu veux-tu être ma *mère* ?

Elle n'a pas ri. Je n'ai pas ri. Le soleil et sa chaleur nous enrobaient, le reste était flou, les skis, les toiles d'araignée, les vingt-six autres à leur place de l'autre côté des fenêtres fermées, ma mère quelque part derrière sa mélamine, ses imprévus et ses genoux croisés. Plus rien n'était tangible, si ce n'est le tissu doux et rude du châle de la maîtresse.

Qu'elle devienne ma maman me semblait être une bonne affaire. J'allais pouvoir la voir tout le temps, lui faire plaisir. En lavant la vaisselle, en remplaçant les chaussures dans l'entrée, en cueillant des bouquets de pivoinés chez les voisins et en chantant des comptines de tables de multiplication. Et elle, elle allait me coller contre son sein tous les jours et je fourrerais mon nez dans son coude quand l'envie m'en prendrait.



La pièce était encore plus petite que le cabanon, mais en beaucoup plus propre. Entre deux diplômes, une photo d'enfants africains trônait au mur, derrière le bureau. Un trophée. Ils souriaient tous, et le contraste entre leurs dents blanches et leur peau noire créait un effet de fausse note.

C'était la première fois que je voyais maman pleurer. Elle ne pleurait pas vraiment, mais il y avait une brume autour de ses yeux, qui ne roulait pas sur ses joues, ne s'écrasait pas sur le polyester de sa jupe. Ses paupières étaient très rouges et ses cheveux retroussaient sur sa tête. Devant le bureau en bois franc, elle semblait toute petite. Elle portait cette robe bleue qui se terminait sur ses genoux serrés l'un contre l'autre, deux tas d'os qu'on entendait presque cliqueter au rythme de ses pas. La peau blanche de ses pieds formait de petits bourrelets à cause de ses chaussures trop étroites. Mon regard passait des enfants à la fenêtre, pour s'échouer sur une affiche particulièrement idiote où se dandinaient une ribambelle de poussins jaunes et un caneton noir. Les tresses de mes cheveux étaient trop serrées et me donnaient mal à la tête. Maman les avait serrées fort encore ce matin-là et je

n'avais pas osé rouspéter. Parce que je savais que, pour la première fois, l'imprévu de la journée, c'était moi. Moi et cette femme dure derrière son bureau encore plus dur.

J'ai mal à la tête.

La psychologue a longuement fermé les yeux. Une, deux, trois, quatre secondes. Maman cherchait quelque chose dans ses mains tremblantes, vides. Son regard était englué quelque part en dessous du trophée. J'en avais marre de leurs conneries d'adultes.

Je me suis levée de ma chaise. Je suis sortie du bureau, j'ai refermé la porte derrière moi.

Dehors, les nuages couvraient lentement le soleil. J'ai défait mes tresses.